*Joséphine, 5e enfant de mes parents. Jeunesse pauvre, dès 8 ans, mon père nous demandait de l’aider à la maison ou au champ qui se trouvait au bord du lac. Le travail consistait à mettre les pommes de terre dans les trous qu’il faisait lui-même. Plus tard, à chercher tous les doryphores qui mangeaient les feuilles et plus tard à ramasser les pommes de terre qu’il déterrait. On cueillait les haricots qui grimpaient le long des cannes de buis qu’il allait couper à CORSUET ou alors, on se courbait pour remplir le panier de haricots nains. On ramassait le maïs pour les poules. Bref, à notre âge c’était très fatigant. Pendant la guerre, une bombe est tombée tout près du champ de CORSUET, on venait juste de partir. Quand on a entendu la sirène, on s’est mis à courir jusqu’à notre maison. Lorsque nous y sommes retournés, nous avons constaté que la bombe avait fait un grand trou dans le champ. Une maison, heureusement inoccupée, qui se trouvait à côté du champ, avait des trous de partout. Ce jour-là, nous avons eu de la chance.*

*Mon père ne m’aimait pas beaucoup car il savait que je savais qu’il trompait ma mère et c’était vrai. Ma petite sœur Marie-Thérèse recevait une fessée, je ne sais pas ce qu’elle avait bien pu faire qui avait déplu à mon père mais celui-ci lui tapait les fesses, elle s’agrippait à la table ou dessous, il y avait une lessiveuse bouillante. J’étais petite, 12 ans à peu près et je lui ai foncé dessus pour l’écarter de ma sœur en criant arrête de la battre et ma petite sœur pleurait dans mes bras, elle devait avoir dans les 4 ans, on a 8 ans de différence. C’était la petite dernière, ma mère aussi nous défendait contre lui. Un jour il avait battu mon frère aîné avec le bâton qui servait à brasser la polenta, celui-ci a quitté la maison très jeune, il a trouvé du travail.*

*Comme je n’aimais pas être commandée, je cherchais à faire le travail avant, donner à manger à nos quelques poules, nos deux ou trois lapins, essuyer la vaisselle, faire son lit, mettre la table, tout ce qui pouvait aider ma mère, donner le biberon au plus petit et ce qui était dans nos moyens. Plus grande, je bêchais le jardin, je sciais le bois, j’allais avec ma sœur chercher l’eau jusqu’à l’avenue du Grand Port ou il y avait une pompe. C’était lourd pour nos petites épaules, on était des Cosettes sauf que ma mère n’était pas la THENARDIER. Nous n’avions ni jouets ni poupées, rien. On jouait au ballon quand on le pouvait, on faisait des tunnels dans le sable au bord du SIERROZ, on allait se baigner. À 6 ans, je savais nager, on avait quand même des moments de loisir, nous n’étions quand même pas obligés de toujours travailler. Plus grande, on se promenait, on allait se baigner, on a fait des bêtises comme tous les enfants. Comme le jour où on a emprunté la barque avec Loulou, Juliette, Marie et moi. On était à plus de cent mètres du bord lorsque nous avons vu que l’eau montait dans la barque, ma petite sœur ne sachant pas nager avait une peur, Loulou qui ramait de toutes ses forces pour nous ramener à bon port, Marie-Thérèse et moi nous écopions l’eau. Bref, plus de peur que de mal, la barque remise en place, on ne l’a plus revue, elle a été enlevée par qui, mystère. Nous savions nager, seule ma sœur Juliette qui était encore petite ne savait pas, en cas de coup dur, on l’aurait aidé. Mais ce jour-là, Loulou avait des bras d’acier pour ramer. Loulou devait avoir 16 ans, moi 14 ans, Juliette 10 ans et Marie-Thérèse 8 ans. Juliette, tétanisée dans son coin, c’est Marie et moi qui écopions l’eau. De toute jeune, Marie-Thérèse était comme moi, une dégourdie.*

*Loulou qui était très malheureux, battu, ne mangeait pas à sa faim était toujours avec nous, c’était un garçon gentil. Il aimait beaucoup ma mère, elle l’adorait, il était toujours prêt à rendre service, avec lui, mes sœurs et mon frère Simon on marchait avec des échasses que Simon avait fabriquées. On allait se baigner, on allait aux champignons, on allait faire du bois à CORSUET pendant la guerre, on jouait au ballon, bref, on s’amusait sainement, on était respectueux avec les gens. Loulou dont je garderai toujours un très bon souvenir n’avait jamais un geste déplacé, jamais un mot grossier, il respectait tout le monde, c’était la gentillesse même, chez nous, tout le monde l’adorait et si mes parents ou nous-même ont pu alléger un peu ses souffrances, nous en sommes très heureux. Il nous manque beaucoup, d’abord à sa petite femme et à nous tous. De tout jeune, il s’est engagé chez les compagnons, sans doute pour fuir ceux qui lui faisaient du mal.*